

MAUDE MICHAUD

*N'oublie pas
la beauté
du monde*



De la même auteure

Le Cœur pendu, Éditions Libre Expression, 2020.

Pieds nus dans la gravelle, Éditions Libre Expression, 2019.

Mieux survivre à ta maternité – Tout ce qu'on n'a jamais osé écrire dans les livres, Éditions du Trécarré, 2018.

MAUDE MICHAUD

*N'oublie pas
la beauté
du monde*

 Libre
Expression

*Les gens ne vivent pas seulement lorsqu'ils respirent ;
ils vivent aussi lorsqu'on se souvient d'eux.*

Ma belle grande fille,

Si tu me lis aujourd'hui, c'est que je suis morte il y a maintenant seize ans. Seize années de ta vie d'enfant pendant lesquelles je n'ai pas pu te bercer la nuit, panser tes blessures en les recouvrant de *plasters* de princesse, sécher tes larmes en caressant tes cheveux châains, tenir ta main en traversant la rue, assister à tes spectacles de ballet jazz en hurlant bravo aux limites de l'hystérie à la tombée du rideau et danser souvent dans le salon avec toi parce que ça te fait rire. Seize années pendant lesquelles je me suis murée dans le silence et dans la transparence sans pouvoir t'apprendre toutes ces choses que je souhaite tellement que tu saches pour que ta vie soit plus douce et pour que tes combats soient moins durs.

Je n'arrive pas à m'imaginer ton visage lorsqu'il se penchera sur ces lignes. J'ai tellement de choses à te dire et si peu de temps pour le faire que je

m'excuse à l'avance si, parfois, mes propos se bousculent un peu.

Je ne sais pas comment tu vis mon absence. Je ne sais pas si je te manque, si tu m'en veux ou peut-être un peu des deux. Je ne sais pas si tu es heureuse, mais le simple fait de l'ignorer et de n'y pouvoir rien me remplit d'une tristesse si grande que ça me brûle en dedans. J'ai du mal à respirer quand j'y pense. Mais je ne t'écris pas pour m'épancher. Je t'écris pour que tu puisses t'épancher, toi. Je veux que cette lettre soit l'épaule sur laquelle tu pourras te poser quand tu auras le cœur brisé. Je veux que cette lettre te dise tout ce que j'aurais voulu te raconter si j'avais été là aujourd'hui. Je veux que cette lettre te donne envie de te battre quand le courage te manquera. Je veux que cette lettre te rappelle que tu peux tout faire, même les fois où tu auras envie de baisser les bras. Je veux que cette lettre te prenne et te berce chaque fois que tu en auras besoin parce que même les grands ont besoin d'être bercés parfois.

J'ai fait le choix que tu ne lises pas cette lettre avant d'avoir seize ans parce que j'ai beaucoup de choses à te raconter. Des histoires qui font mal. Qui pourraient te choquer, te mettre en tête des images qui ne s'oublient pas. Des souvenirs que plusieurs jugeront sans doute trop épouvantables pour être évoqués à une adolescente, alors qu'ils ont pourtant été vécus par une enfant qui n'avait qu'à peine

douze ans. Mais même si ta lecture est difficile, j'aimerais que tu lises cette lettre jusqu'au bout. Parce que, malgré ses nombreux passages douloureux, je ne l'ai pas écrite pour me plaindre, mais pour t'offrir ce que je n'ai pas pu t'offrir de mon vivant. Je l'ai rédigée pour que tu comprennes que toutes les portes se défoncent et qu'il y a derrière chacune d'elles une nouvelle voie dont tu peux te détourner ou que tu peux choisir de prendre. Je l'ai fait pour que tu réalises à quel point l'adversité n'est un véritable obstacle que lorsqu'on lui permet de l'être.

Mes parents s'appelaient Solange et Denis. Ils vivaient dans la même ville, mais se sont rencontrés à Bethel, dans l'État de New York, pendant le festival de Woodstock en 1969. Ce n'est pas banal parce que mon père était un fan fini de musique, donc c'était normal qu'il s'y trouve, mais ma mère, elle, n'en a jamais été une grande amatrice. C'est son amie Diane qui avait réussi à la persuader d'y aller après avoir passé trois mois à essayer de la convaincre de l'accompagner, au bout desquels ma mère avait accepté pour avoir la sainte paix.

Comme tout le monde disait que ça allait être le party du siècle, mon père et Diane étaient tous les deux fous comme des balais à l'idée de faire huit heures de route pour aller fumer des joints et écouter des groupes de musique dans un champ de bouette sous le soleil tapant et la pluie battante du mois d'août. À leur décharge, pendant les trois jours sur place, ils ont vu Santana, The Who, Joe Cocker, Janis Joplin puis Jimi Hendrix. Moi, j'y

serais allée juste pour voir Jimi Hendrix, car j'ai toujours rêvé de le voir jouer de la guitare avec ses dents. Malheureusement pour moi, il est mort étouffé dans son vomit treize ans avant ma naissance.

Ma mère, qui n'avait pas du tout envie d'être là, a trouvé la route vers l'État de New York particulièrement longue dans la Mini à la suspension inexistante de Diane. Quand elles sont finalement arrivées à Bethel et qu'elle a vu le *line-up* d'automobiles de trente kilomètres pour entrer sur le site du festival, elle a sérieusement envisagé de retourner à Québec à pied, mais elle s'est retenue parce que ça lui aurait pris cent cinquante heures si elle ne s'arrêtait pas pour aller aux toilettes.

Au même moment, mon père s'y dirigeait lui aussi avec trois de ses bons chums dans la Ford Fairlane du père de son ami Jean-Guy. Les haut-parleurs de la voiture crachaient l'album *Yellow Submarine* des Beatles en grichant dans les basses et les hautes, mais personne n'y prêtait attention parce que tout le monde était trop occupé à boire de la bière en chantant les paroles des chansons qu'ils connaissaient toutes par cœur. À cette époque, l'alcool au volant était permis. Comme quoi certaines choses prennent le mauvais bord et d'autres le bon avec le temps.

Après des heures dans l'auto en file indienne, ma mère et Diane ont fini par se stationner dans le champ du festival. Ma mère avait vraiment envie

et elle a failli faire une dépression quand elle a vu la queue de cent personnes qui attendaient devant les toilettes. Elle a finalement fait pipi entre deux arbres et s'est arrosé la jambe. Depuis, elle en parle tous les Noëls après deux, trois brandys. Il faut dire que, contrairement à la majorité des gens qui étaient à Woodstock, ma mère n'était pas une hippie dans l'âme.

Mon père et ses amis n'ont pas eu la même chance avec le trafic et, au bout du compte, ils ont décidé d'abandonner la Ford Fairlane sur le bord du chemin pour finir la route à pied. D'un œil extérieur, ça peut avoir l'air insouciant, mais c'est ce que plein de gens faisaient, à défaut de savoir quoi faire de leur voiture. Et puisque c'était l'époque *peace and love*, personne ne s'en formalisait vraiment.

Mes parents ont fait connaissance à la tombée de la nuit dès leur arrivée. Solange essayait de monter sa tente deux places en sacrant pendant que Diane, déjà complètement gelée après avoir fumé trois joints, s'était assise en Indien et se balançait de l'avant vers l'arrière en riant. Denis et son ami Jean-Guy sont passés près d'elles sur ces entre-faites, ils se sont rendu compte qu'elles parlaient français. Il n'y avait pas beaucoup de francophones sur le site. Ils ont donc proposé d'aider ma mère et pour finir ils ont passé le reste du festival avec les deux femmes.

Mon père, de nature peu prévoyante, comptait dormir dans la Ford qu'ils avaient abandonnée huit kilomètres plus loin. Ils ont plutôt dormi deux par deux, tour à tour dans la tente. Le deuxième jour, Diane et Jean-Guy se sont *matchés* et ils ont *frenché* toute la journée. Mon père s'est bien essayé sur ma mère, mais Solange était déjà une femme conventionnelle, et elle l'a repoussé malgré l'alcool qui coulait à flots et le smog de cannabis qui planait au-dessus d'eux.

Le festival allait bon train et tout le monde avait du fun, sauf ma mère qui déplorait l'absence d'eau potable, la musique *non-stop* jour et nuit, les trois toilettes par dix mille festivaliers et la foule compacte dans laquelle elle était obligée de se promener. Étrangement, ça ne refroidissait pas mon père ; il trouvait que ça faisait son charme, et son côté un peu pincé l'impressionnait.

Reste que ma mère a fini par se prêter au jeu comme tout le monde devant l'incarnation de la paix que cette fin de semaine symbolisait à une époque où la guerre entre les États-Unis et le Vietnam sévissait et où les jeunes en avaient vraiment ras le bol de la violence. On marche pour la paix aujourd'hui et c'est beau, mais je pense que rien n'égalera jamais la puissance de ce qu'ont représenté les trois jours du festival de Woodstock en 1969. On peut, ou non, aimer les hippies, mais quand on regarde cet événement

avec du recul, c'est difficile de ne pas avoir des frissons.

Le monde se baignait nu dans la rivière. Ils faisaient l'amour *live* n'importe où. Ils s'installaient en gang pour jouer de la musique, faire de la méditation et fumer des joints même s'ils ne se connaissaient pas. Bon nombre de femmes se promenaient les seins nus. Les groupes invités composaient des chansons sur la paix en direct sur la scène. Des sandwiches et des couvertures se sont même mis à tomber du ciel, parachutés par un hélicoptère, au milieu du festival, et l'ami de mon père a pensé qu'il faisait un *bad trip*. Beaucoup d'autres personnes ont dû s'imaginer qu'elles en faisaient un.

Sans complètement embarquer dans le *trip*, Solange a décidé de se laisser aller et de profiter du moment, faute de pouvoir rentrer chez elle. Elle a gardé sa brassière et elle ne s'est pas roulée dans la boue quand c'est ce que tout le monde s'est mis à faire après une averse particulièrement violente, mais elle s'est laissé bercer par la musique, le vin *cheap* et un petit joint, une fois, après avoir ingurgité une quantité suffisante d'alcool pour oublier qu'elle ne fumait pas de pot.

Le troisième soir, une femme s'est mise à crier pas très loin de l'endroit où ils étaient tentés. Ça a interpellé ma mère, qui étudiait pour devenir infirmière, et elle a couru vers les cris en zigzaguant un peu, mon père à ses trousses, pour découvrir une

femme en train d'accoucher, aidée par deux ambulanciers de l'équipe médicale du festival. La femme n'avait vraiment pas l'air d'avoir de plaisir et ma mère a baragouiné deux ou trois mots en anglais aux ambulanciers pour savoir s'ils avaient besoin d'un coup de main. Ils lui ont répondu par l'affirmative et c'est comme ça que Solange a assisté à sa première naissance en tant qu'infirmière en devenir, sous les yeux émerveillés de mon père, qui n'a pas perdu une miette des deux heures qu'ils ont passées avec la mère et son bébé.

Il y a des événements comme celui-là qui, sans qu'on en comprenne les raisons, lient les gens pour toujours, même ceux qui ne sont pas faits pour l'être. Des affaires trop belles ou trop tristes pour être vécues seul. Des moments qui font battre le cœur de plusieurs personnes à la même vitesse quand elles s'en souviennent. C'est ce qui s'est passé entre mes parents, ce soir de Woodstock 1969. En coupant le cordon qui unissait la mère à son bébé sous les yeux ébahis de Denis, Solange a, sans le savoir, tissé un fil invisible la liant à mon père.

Quand mon père et ma mère ont finalement laissé la petite famille pour retourner fêter, l'euphorie qui les habitait tous les deux a eu raison des principes de Solange. Ils se sont embrassés sous la pluie et ils ont fait l'amour dans la tente deux places même s'ils ne s'étaient pas lavés depuis trois jours.

Le lendemain matin, ils ont été réveillés par l'hymne national américain interprété par Jimi Hendrix à la guitare. Diane et Solange ont embarqué mon père et ses chums dans le coffre ouvert de la Mini de Diane, elles les ont déposés devant la voiture du père de Jean-Guy et ils se sont promis de tous se revoir.

Après Woodstock, Denis a talonné Solange pour la revoir pendant un mois, mais toutes ses tentatives se sont soldées par un échec. Il l'appelait tous les jeudis soir pour prendre de ses nouvelles, lui raconter sa semaine et lui proposer d'aller boire une bière ou manger une crème glacée quelque part. Elle acceptait toujours de discuter avec lui, mais refusait systématiquement de le voir. Chaque fois.

Ce qu'elle ne lui disait pas parce qu'elle ne voulait pas le blesser, c'est qu'elle était persuadée que leur histoire ne pourrait jamais fonctionner parce que, après son retour à Québec, elle avait réalisé à quel point ils étaient différents. En fait, ils étaient beaucoup plus que ça ; ils étaient diamétralement opposés.

Les paramètres de la vie de Solange étaient configurés à la virgule près. Benjamine d'une famille de cinq enfants, elle était la seule à habiter encore chez ses parents. Tous les matins, elle se levait à six heures, prenait une tasse de café noir, mangeait

une toast tartinée de beurre d'arachide en lisant le journal de son père, dont le réveille-matin ne sonnait pas avant huit heures, se douchait, s'habillait puis partait étudier même quand ses cours en soins infirmiers ne commençaient pas avant plusieurs heures. Le midi, elle mangeait toujours le même sandwich au jambon avec une tranche de laitue préparé la veille au soir, passait l'heure du dîner seule, le nez dans ses livres, dans l'attente de son prochain cours. Lorsque celui-ci débutait, elle y assistait, rentrait à la maison, aidait sa mère à cuisiner le souper, mangeait puis s'enfermait dans sa chambre pour réviser jusqu'à huit heures, après quoi elle s'octroyait une heure de lecture pour le plaisir pendant laquelle elle découvrait de grands classiques littéraires endormants avec la conviction que c'était bon. Le vendredi, après le souper, elle se permettait la folie de sortir avec Diane ; la plupart du temps, elles s'offraient un dessert au Cendrillon, un restaurant familial de la 3^e Avenue qui se trouvait à quelques pas de chez Solange, qui rentrait au plus tard à dix heures. Une fois par mois, son amie la traînait de force dans une fête quelconque, où elle buvait deux canettes de bière sans alcool avant de retourner chez elle incognito. Beaucoup de gens auraient pu croire qu'elle était terriblement ennuyée par l'existence qu'elle menait, mais en réalité Solange adorait sa vie autant qu'elle adorait l'ordre, les grilles horaires et les synthèses

de révision, et elle était sincèrement heureuse dans son mode de vie on ne peut plus casanier.

Cela étant, le fait qu'elle se soit retrouvée à Woodstock était non seulement une véritable anomalie dans le calendrier de sa vie, mais aussi la plus grande entorse jamais faite à sa routine. Le problème, c'est que, malgré son amour pour tout ce qui est droit, propre et rangé, elle s'était elle-même surprise à aimer la folie du festival. Elle avait aimé s'enivrer et sortir du tableau rigide dans lequel elle vivait en permanence. Elle avait aimé observer les gens vivre sans la moindre règle, comme si le monde leur appartenait. Elle avait aimé voir des personnes sales et nues se prendre dans leurs bras et s'embrasser sans se demander à quand remontait leur dernière douche. Elle avait aimé écouter des groupes improviser des chansons qu'ils n'avaient jamais jouées jusqu'à tard dans la nuit. Elle avait aimé aider cette femme à donner la vie. Elle avait aimé l'explosion d'émotions qui l'avait ébranlée de la pointe des cheveux aux orteils quand l'enfant était né. Elle avait aimé faire l'amour avec Denis dans une tente, même si des centaines de personnes pouvaient les entendre. Et elle avait aimé voir ses yeux briller d'une lueur qu'elle ne leur connaissait pas dans ceux de mon père au lever du soleil. En bref, pendant ces trois jours de folie, elle avait aimé le chaos et le désordre, deux choses qui ne figuraient pas sur la liste de

ses préférences, parce qu'elles lui avaient permis de se sentir libre. Sauf que maintenant elle avait peur que cette envie de se sentir à nouveau aussi libre contrecarre ses plans et l'entièreté de sa vie. Et elle savait pertinemment que Denis était l'incarnation même de cette liberté.

Contrairement à Solange, mon père n'avait pas d'horaire. Du moins, pas en dehors de ses heures de travail. Engagé à dix-huit ans au bureau de poste de son quartier grâce à son père qui y était employé depuis trente ans, il était obligé de se lever vers quatre heures du matin. Il devait par la suite marcher cinq kilomètres, qu'il faisait parfois à bicyclette, pour être sur place à cinq heures, afin de rapidement trier le courrier avant que les facteurs ne le récupèrent pour la livraison.

Se lever très tôt n'avait toutefois pas d'incidence sur l'heure à laquelle il se couchait. Musicien dans l'âme et guitariste amateur depuis ses douze ans, Denis passait le plus clair de ses soirées à *jammer* avec sa bande d'amis et à faire des spectacles un peu *underground* dans des bars miteux. C'était très peu payant et il n'aspirait pas à pouvoir vivre de sa passion un jour, mais la musique était son carburant ; c'est elle qui lui permettait de se lever avec le sourire le matin, même à quatre heures, sachant qu'il terminerait la journée avec une *king can* de bière froide et une guitare entre les mains. Les soirées du *band* s'étiraient souvent jusqu'à minuit,

parfois même jusqu'à deux heures, et il lui arrivait régulièrement de ne pas se coucher avant d'aller travailler, faute de temps. Il passait plutôt ses minutes de sommeil perdu à composer des chansons dans sa chambre en grattant sa guitare avec les doigts pour ne pas réveiller ses parents, chez qui il habitait lui aussi toujours à titre d'enfant unique un peu gâté. Jour, soir, nuit, semaine, fin de semaine, tout se confondait dans sa vie, ne représentant que des occasions de faire ce qui lui plaisait, sans contraintes et sans limites.

C'est probablement parce que les contraires s'attirent qu'il est tombé fou amoureux de ma mère en si peu de temps et que son amour n'a en rien perdu de sa vigueur quand ils sont rentrés au Québec. Étant donné la manière dont Denis vivait sa vie, la capacité de Solange à prévoir, planifier et gérer était pour lui à la fois impressionnante et attirante, s'imposant comme le port d'attache du voilier un peu déchaîné sur lequel il naviguait. Sauf que ma mère était loin d'être certaine de vouloir d'un bateau qui avait perpétuellement le vent dans les voiles sans connaître sa destination, même si elle devait admettre que mon père la touchait. Profondément. D'une façon dont personne ne l'avait touchée jusque-là. De par ses grands yeux bleus qui lui renvoyaient le reflet de la liberté en plein cœur. De par l'urgence de vivre qui transpirait de chacun de ses pores. Et de par son sourire, qui, elle

le savait bien, lui confirmait que son intérêt pour elle n'était pas superficiel ou passager. Y penser la faisait frissonner de bonheur autant que de peur, parce qu'ils étaient à ce point diamétralement opposés que, malgré ces émotions incontrôlables qui les liaient, elle avait la conviction que ça ne pourrait jamais fonctionner.

À chacun des appels de mon père, ma mère essayait donc de se montrer distante pour le décourager, alors qu'elle mourait d'envie de lui raconter ses semaines et de prendre davantage de ses nouvelles. Elle savait bien que c'était une tactique de lâche, mais elle espérait sincèrement qu'il se fatiguerait et laisserait tomber sans qu'elle ait besoin de lui dire non de façon définitive et qu'elle lui brise le cœur en même temps que le sien.

Malheureusement pour elle, mon père était un homme persévérant qui écoutait toujours son cœur avant sa tête et les conseils des autres. Au fil des semaines, ses amis lui avaient dit et redit qu'il perdait son temps, que Solange n'était pas intéressée et que, même si elle l'était, ça ne collerait jamais entre eux. Ils lui avaient répété des dizaines de fois qu'il avait tout avantage à trouver une blonde qui se couchait tard et qui trippait sur la musique, plutôt que de jeter son dévolu sur une fille tellement pognée qu'elle pouvait s'habiller en bonne sœur sans que personne voie la différence.

Denis n'était pas d'accord et il les trouvait injustes ; Solange avait peut-être l'air *straight*, mais ses amis n'avaient pas vu ce qu'il avait vu, lui. Ils n'avaient pas vu ses yeux briller quand elle parlait de sa carrière d'infirmière et de tous les gens qu'elle voulait aider, à Woodstock. Ils n'avaient pas vu l'expression sur son visage quand elle avait coupé le cordon ombilical qui liait le bébé à la mère qu'elle avait assistée pendant son accouchement. Ils n'avaient pas vu ses mains danser sur son corps dans une chorégraphie ensorcelante sous la tente. Ils n'avaient pas vu les milliers de regards qu'elle lui avait décochés bien malgré elle en trois jours et deux nuits. Ils n'avaient pas vu ses cheveux brun chocolat virevolter au vent et son sourire en accueillir la caresse, le matin de la dernière journée du festival. Non, ils n'avaient rien vu, mais lui, oui.

Après un mois d'appels qui ne débouchaient jamais sur une rencontre, Denis, qui n'avait visiblement peur de rien et surtout pas de l'échec, s'est jeté dans la gueule du loup, quitte à essuyer le refus définitif de Solange qui l'obligerait à passer à autre chose. Plutôt que de téléphoner à ma mère, il s'est pointé chez elle avec sa guitare acoustique, a cogné à la porte à laquelle le père de Solange a répondu et lui a expliqué qu'il venait faire une déclaration d'amour officielle à sa fille. Le père, plus hébété qu'amusé, a sommé Solange de venir les rejoindre dans le salon, la mère a suivi, tout le monde a pris

place sur un divan *vintage* au confort douteux, et Denis a chanté *Can't Take My Eyes Off You* de Frankie Valli and The Four Seasons. La première minute a été particulièrement malaisante, mais la magie dont seul mon père savait faire preuve a opéré au deuxième couplet.

Quand il a fini son interprétation, le silence qui a plané une bonne trentaine de secondes dans le salon n'avait plus rien de désagréable. Les pensées se bousculaient dans la tête de toute la famille, qui n'avait pas le choix d'admettre que le grand gars un peu déglingué devant eux avait non seulement du talent, mais également toute une paire de couilles et de réelles bonnes intentions.

Si le cœur de ma mère avait été aussi bruyant que la centrale de Manic-5, on aurait entendu son barrage céder à des kilomètres à la ronde.

« MA BELLE GRANDE FILLE, SI TU ME LIS AUJOURD'HUI, C'EST QUE JE SUIS MORTE IL Y A MAINTENANT SEIZE ANS.

Seize années pendant lesquelles je n'ai pas pu te bercer la nuit, panser tes blessures en les recouvrant de *plasters* de princesse, sécher tes larmes en caressant tes cheveux châtain, tenir ta main en traversant la rue et assister à tes spectacles de ballet jazz en hurlant bravo à la tombée du rideau. Seize années pendant lesquelles je me suis murée dans le silence sans pouvoir t'apprendre toutes ces choses que je souhaite tellement que tu saches pour que ta vie soit plus douce et pour que tes combats soient moins durs. »

Élie est sur le point de donner naissance, mais sa fin de grossesse est risquée. Craignant de mourir à l'accouchement sans rencontrer sa fille, elle décide de lui raconter sa vie pour lui léguer ces milliers de pépites d'or qui sauront lui rappeler la beauté du monde.



Maude Michaud est la fondatrice de La parfaite maman cinglante, une plateforme web au succès phénoménal. En mars 2018, elle a publié *Mieux survivre à ta maternité*, chez Trécarré. Après *Pieds nus dans la gravelle* et *Le Cœur pendu*, tous deux parus chez Libre Expression, elle signe avec *N'oublie pas la beauté du monde* un troisième roman très attendu.

